

1re Année, No 9. Septembre 1892.

SOMMAIRE

Ce numéro 80 centimes.



ALGABAL (*).

Le royaume souterrain.

Vous salles en le faste de vos riches draperies
Ne savez pas ce qui repose sous vos dalles
Le paysage aux rives n'attire pas le Maître
Comme le site éblouissant au sein des flots.
. . . .

A côté était la salle de clarté pâle
Où s'unit lumière blanche et blanche splendeur
Le toit est de verre, la jonchée des fourrures apâlies
Semble neige au sol et nuée au faîte.

La boiserie mate des murs est de cèdre.
Les trente paons sont rangés en cercle
Ils portent du duvet blanc comme plumes de cygne
Et leurs queues scintillent comme la glace.

Pour tout ornement des rayons de couleurs amies :
De métal étincelant et de métal terne
D'ivoire et d'opales laiteuses
De diamants, d'albâtre et de cristal

Et de perles ! Dons clairs de sombres lieux
Qui roulez comme des images humaines
Et qui pourtant sur une joue lisse et tiède
Devez garder toujours votre froideur humide.

(*) M. Stefan George a bien voulu distraire au profit de *Floréal* les pages qui suivent de son nouveau volume, *Algabal*, qui va paraître à Berlin dans quelques jours. Nous transcrivons les extraits qu'on va lire d'après une traduction que nous communique M. Achille Delaroche.

Là était aussi la boule de pierre Murra
Avec laquelle en sa prime jeunesse Il avait joué
Le doigt de l'empereur était pur le jour
Où pleurant il la tenait devant les yeux.

***

Mon jardin n'a besoin ni d'air ni de chaleur,
Le jardin que j'ordonnai moi-même
Et les vols de ses oiseaux imaginaires
Jamais encore n'ont vu un printemps.

De charbon sont les troncs, de charbon les branches
Et des champs sombres à la sombre lisière
Les fardeaux jamais cueillis des fruits
Luisent comme lave parmi les bois de pins.

Une lumière grise sortant d'un antre caché
Ne dévoile l'approche du matin ou du soir
Et des vapeurs poussiéreuses de l'huile d'amandier
Planent sur les lits de fleurs, sur les prés et les blés.

Mais quand te ferai-je surgir dans le sanctuaire
— Ainsi demandai-je quand je l'arpentais en rêvant,
Oubliant le souci en des songes hardis
O sombre, ô grande fleur noire?

***

JOURNÉES.

Vers l'orient surgit l'édifice
Où pour servir le grand Dieu
L'aspect étrange de folles merveilles
Et la noblesse s'allient.

Des danseurs ouvrent le cortège
En vêtements séduisants.
Enfants que sacre un rite
Dans les pays alanguis de soleil

Faites de feuilles d'olivier et de palme
Un tapis sous les pieds du prêtre
Semez du sable et de la poussière d'argent
Des lys morts et des narcisses.

Devant le seuil arrêtez-vous
Où la sainte Image dévoilée
Ne se donne qu'à l'hôte unique
Qui souvent et pieusement la célèbre.
Seule sa bouche murmure des prières.
Que même son frère ne soit présent
Quand la double forme du dieu prononce
Sa toujours semblable bénédiction.

Jeunes voix, échos lointains
Des nards qui errent évaporés
Par la buée austère de l'encens
Vers le baiser des douces myrrhes.



O mère de ma mère, ô toi l'Illustre
Comme cette suite de paroles austères me trouble :
Et ce reproche, parce que mon esprit ne t'appartient pas,
Que je l'exhale indignement sans action.

Te souvient-il combien de lances ont sifflé
Lorsqu'à l'Orient j'ai lutté pour la couronne
Et combien de louanges et de blâme ont retenti pour le Téméraire
Qui alors n'avait pas encore compris la Terre.

Ce n'est pas par impuissance que je m'abstiens de l'action
Mais parce que j'ai compris la vanité de toute action.
Ah! laisse-moi sans gloire et sans haine
Et librement, marcher dans les voies nécessaires.

Et ne veuille pas m'aliéner mon frère !
— Ai-je aperçu quoique dormant ton intention ?

Avec soin tu l'enchaînes à de timides ouvrages
Et ta contrainte le vêt d'une tunique d'esclaves.

Vois, je suis tendre comme une fleur de pommier
Et plus désireux de paix qu'un agneau nouveau-né
Mais le fer la pierre et l'amadou
Voisinent dangereusement dans l'âme ébranlée.

Je descends un escalier de marbre
Un corps sans tête gît au milieu des marches
Là ruisselle le sang de mon frère aimé
Et je soulève à peine la pourpre traînante.

***

Coupes sur le sol
Joyaux détachés
Femmes filles
Sveltes échansons
Las se penchent

Libres les reins
Les seins les hanches
Autour du front
Le vestige des guirlandes

Souffle endormeur
Des parfums ruisselants
Roi du banquet, éloigne-toi,
La fin de tous
Termine la fête.

Pluie de roses
Toutes de pourpre

A caresser?
Gazon pâle
Pour vous rafraîchir?
Mauves rouges
Mortes livides :
Des baisers de Manes
Pour vous bénir.

Que s'ouvrent les écluses !
Et des nasses
Il pleut des roses
En fleuves jaillissants
Qui ensevelissent.

Puisque sur la couche de soie
Le sommeil jaloux me fuit
Ne m'amenez plus de conteurs de merveilles
Et je ne veux plus de chant bereeur
Des vierges de la terre attique —
Ce qui m'a plu il y a des mois.
Maintenant enchaînez-moi de vos liens
Joueurs de flûte du Nil.

J'étais dans des tentes d'azur.
J'ai goûté du pain céleste,
Vous chantiez la fuite hors des mondes
Vous chantiez la mort glorieuse
Avant que sur les paupières brûlantes
Enfin tombât le sommeil —
Enlevez-moi et anéantissez-moi encore
Joueurs de flûte du Nil.

Les souvenirs.

J'ai vu voler de blanches hirondelles
Hirondelles blanches de neige et d'argent
Je les ai vues se bercer dans le vent
Dans le vent tiède et clair.

J'ai vu sautiller des geais bigarrés
Perroquets et colibris
Glisser à travers les arbres merveilleux
Dans la forêt des Tusfères

J'ai vu voleter de grands corbeaux
Des corneilles noires et grises
Au ras du sol au-dessus des vipères
Dans les taillis ensorcelés.

De nouveau je vois voler des hirondelles
Troupe blanche de neige et d'argent
Comme elles se bercent dans le vent
Dans le vent froid et clair.

Stefan GEORGE.





COPEAUX IRISÉS.

23 sept. 188... On voit, à quelque distance, deux cimes de peupliers, diaphanisées d'or, qui nagent et frissonnent dans le couchant. Celui-ci apparaît tout à coup, gouffre d'or, pur, immense, émerveillant. On dirait une aurore. L'occident embrase la file des peupliers un peu courbés, pareils à des voyageurs éblouis. Leurs branches regorgent d'étoiles de soleil, qui palpitent comme des yeux et s'écoulent comme les vagues d'un fleuve de splendeur. Partout de l'or. Un profil d'église sur les collines en est noyé. Seule une bande de nacre fascinante rompt cette uniformité qui se prolonge, vers le haut du ciel, en vapeurs fauves et safranées; et vers l'est, les fenêtres, comme de larges miroirs de cuivre, résorbent cette féerie géante, mélancoliquement juvénile.

***

Le Français est fantaisiste, l'Allemand fantastique, et l'Anglais fantasque.

***

La haine est généralement très féconde. Rien ne vous rend plus de service qu'un ennemi. Ménagez-le.

*
* *

Si les sons évoquent parfois des couleurs, si telle musique des rues épanouissant soudain un air ancien et triste, semble une aurore pour l'oreille, il est vrai aussi que maints parfums rappellent des saveurs. C'est ainsi que l'odeur de l'héliotrope rappelle le goût de la reine-claude et la couleur grenat.

*
* *

L'aurore se tordait gigantesquement sous les rafales dorées du vent. L'homme entra dans cette merveille virginale et esseulée, et, poignant dans les opales de l'horizon matinal, emplit ses poches. Un oiseau lançait des fusées odorantes, qui retombaient comme une pluie sur une cabane de faméliques au désespoir. Un corbeau croassait joyeusement. Et les arbres à gauche dansaient de fantastiques quadrilles, un chêne avec un bouleau, faisant vis-à-vis à un orme flanqué d'une aubépine adolescente. Soudain, l'aurore se détacha de l'horizon et s'affala immensément, en mille pièces, sur le sol, laissant des lambeaux de splendeur et de naïveté aux arbres, habillant le filou de candeur, noyant avec leur tanière les faméliques et faisant couler de l'or mystérieux et fumant dans toutes les fontaines et dans tous les ruisseaux où les oiselets venaient boire du saphir, des rubis et de l'argyrose.

*
* *

Madeleine, âgée de trois ans, entendant jouer à quelque distance un air de Wéber, s'est écriée : “ Je veux aller dans cette musique! „



Le printemps est délicieux. La verdure semble une vaste émeraude émerveillée de naître à la vie. Une éblouissante ombrelle mordorée qui sort de la barque brille dans les moires argentées de l'Ourthe, comme un papillon sur des aubépines en fleurs. Sous les bosquets du rivage, le violon pleure avec délice, et tout le paysage frémit en imperceptible cadence. A gauche, les légions de peupliers des Aguesses sont emplis d'une puissante fumée roussâtre, d'un naissant feuillage couleur de vieil or suave. Le ciel est pavoisé vers Chênée, de ravissants nuages radieux, pareils à des floraisons de neige satinée, et recouvert d'immenses lambeaux violets vers Seraing. C'est sous ces formes mélodieuses que l'éternel et formidable infini vient nous sourire de près en ce printemps liégeois.



Celui qui n'a pas composé *con amore* ne connaît pas la suprême jouissance. Comme toutes les facultés se surexcitent, s'affinent et se développent! On est tranquille et débordant de passion, comme au sortir d'un immense danger contre lequel il a fallu réagir. Quel jarret cela donne!



Le plus intense parfum qu'on respire dans *Les Fleurs du Mal*, c'est le parfum du second Empire.



La plus belle race est celle qui donnera la plus belle âme à l'admiration des âges.

⁂

La porte s'ouvrit sur une verte vision printanière, obliquement seindée par une branehe de vigne aux admirables feuilles, qui semblaient déeoupées dans une lumière émeraude. A gauche, la serre d'où s'envolait le velum rouge, ondoyant eomme une flamme ensoleillée. Au fond, le jardin splendide et frais, puis de lointains peupliers qui bleuissaient dans le brasier d'argent fondu d'un eiel de juillet. Dans un pare de rosiers, seintillaient, après la pluie, des diamants d'opale, comme si un joailler était venu semer là ses trésors, parmi les roses éblouies et les feuilles luisantes. Quand la porte fut refermée, on ne vit plus de tout cela, par le trou de la serrure, qu'une étoile glauque d'un intense éelat magique qui rayonnait dans la pénombre du corridor.

⁂

Quand on a lu *Madame Bovary*, on semble avoir pris un vin d'une finesse idéale, qui laisse cependant un abominable déboirc. Vaguement, on croit avoir commis une faute.

⁂

Les bouleaux sont des rêves argentés à mes yeux, des balais à ceux du paysan.

⁂

J'étais assis en face d'un côteau du bois déserté de Kinkempois, déjà tout bariolé des magies automnales, défroques fanées d'aneiennes fêtes ! On eût

dit la palette d'un peintre titanesque jetée sur la croupe d'une bête immense assoupie dans les chênes, la tête et les pattes cachées. Les pyramides serrées des sapins hérissaient son dos comme une ligne de poils verts. Çà et là, des petits bouleaux aux troncs jaillissant d'une seule souche formaient de blancs éventails où flottait un vaporeux feuillage couleur d'olive. Toutes les nuances du vert mourant, du rougeâtre et de l'or se mêlaient délicieusement sur les flancs de la bête. Quelques chênes, à travers lesquels ce bariolage éblouissant m'apparaissait, agitaient imperceptiblement, dans l'ossature puissante et noire de leurs branches, un feuillage mâlement émerveillé. Près de moi quelques charmilles étaient suavement barbouillées de jaune clair, tandis qu'à leur pied s'allumait le carmin terne d'un cornouiller frileux. A droite, à travers la splendeur d'un hêtre étroit et haut comme un peuplier, s'élançaient une légion de rayons blancs qui, jaillis du soleil féerique et pâle, venaient changer sur maintes feuillées les restes de la pluie nocturne en fleurs d'argent neuf. Un bruant pleurait dans les taillis les lointains jours de mai où, le premier d'entre oiseaux, il tressait sous une racine son admirable nid; et une mésange, comme un iris qui volerait, traversa la solitude multicolore.

De la côte opposée que je gravissais lentement, on voyait, par une échappée, un morceau de Liége, tous les riches hôtels de l'Ile de Commerce qui s'alignaient le long de l'eau bleue, comme de minuscules palais austères et coquets. Les feuillages agités par le vent, accompagnaient en une sourdine pleine de mélancolie

le son affaibli des cloches et le sifflet prolongé d'une locomotive : parfois ils s'échevelaient dans un magique crescendo de désolation, comme s'ils pleuvaient, avec les églises et les trains de plaisir, le souvenir de toutes les jeunes filles mortes à la vie ou à l'illusion.

La foire s'étalait tout le long des boulevards, et chacun y courait. Seul, je venais admirer la foire des bois !

***

Vers les roseaux dorés d'une île émerveillée
Où chantent en rêvant les voix de la feuillée,
Sur l'eau qui resplendit, sanglante de soleil,
Comme un tombeau géant, solitaire et vermeil,
Un navire évolue en nacrant son sillage.
Sur le pont, seul, un homme, être qui n'a plus d'âge,
Est penché puissamment dans un livre très vieux.
Il voudrait bien rentrer dans le port radieux !
Ses pas voudraient fouler l'île de ses ivresses.
En son âme éclatait le chœur des allégresses,
Le jour qu'il la quitta plein de nobles ennuis !...
Il revient maintenant de tous les infinis,
La neige sur sa tête et l'hiver en son âme.
Gloire, science, amour, trésors, honneurs, dictame,
Il eut tout; et pourtant abdiquant tout orgueil,
Dans ce vaisseau-palais qui sera son cercueil,
Cherchant dans les bouquins l'oubli, dernier charme,
Trouvant dans son vieux cœur une suprême larme,
Il revient contempler l'aube de son passé !
Ile adorée, au fond de son rêve abusé,
Sois magique et, de loin, enchante sa vieillesse, —
Mais ne le laisse pas rentrer dans ta tristesse !

CÉLESTIN DEMBLON.



A LA FONTAINE EN FORÊT.

Vinrent à la fontaine légendaire de la vieille forêt, par des sentiers divers, pour y boire, l'enfant, la vierge, l'homme et le vieillard.

Les chanteurs du soir, charmeurs, préludaient dans les chênes, mêlant leurs voix harmonieuses aux mélodies mourantes des adorateurs de la lumière.

La parole est aux roitelets : — L'aube, l'aube vint, disent-ils, l'aube vint très douce et bleuissante et timide en sa grâce indécise; les fleurs s'entrouvrent et sourient, les branches en guirlande se balancent aux caresses de la brise, il fait bon vivre dans l'air pur et simplement chanter dans la nativité des lueurs.

— C'est l'aurore, reprennent les fauvettes, le ciel est pourpre et la royale gloire de l'horizon va vêtir la forêt. Beaux sont les pinsons, et fiers, très fiers.... chantons avec les pinsons. Mais ils sont vifs, dit-on; mes sœurs, allons au fond des taillis pour composer ensemble des lieds aux fleurs. Fuyons l'aveuglant soleil qui nous brûlerait les yeux...., pourtant les pinsons étaient beaux....

Et les pinsons : - - Le jour, c'est le jour au ciel ; élevons-nous vers son feu, illuminons-y nos yeux et le carmin de nos gorges; c'est la vie, oh mes rois, la glorification de nos victoires, et le signe de notre règne !

Mais les rossignols préludent: — C'est l'heure des saintes mélodies et des pieux cantiques, l'on prie, l'on rêve; nous avons vu passer des ombres sur le soleil, car le soleil n'est pas que clarté. Nous aimons les crépuscules dolents qui font les couleurs uniformes et les âmes tranquilles, nous aimons vivre au sein des choses mourantes et peureuses. Frères, recueillons-nous, il est des hôtes à la forêt qui viennent boire à la source du carrefour....

A la fontaine légendaire de la vieille forêt, sont venus pour y boire, l'enfant, la vierge, l'homme et le vieillard.

La très ancienne fontaine s'immobilise en sa rigidité et l'eau claire serpente lentement par les pierres, les mousses, les fleurs et les ronces, trop monotone et chantonnante comme un ruban froissé...

L'enfant s'approche du filet d'eau, y plonge vivement ses petits doigts et follement vers les branches, vers le ciel, et sur son visage, il éparpille de fines gouttelettes de rosée. Il cueille, du bout des lèvres une perle sur le calice d'un liseron et s'en vient folâtrer par les herbes.

La vierge reste songeuse devant le cristal de l'onde, y mirant ses grands yeux et ses boucles dénouées. Le corps mi-penché, elle tend les mains vers son image et le sourire enchanteur de sa bouche entr'ouverte creuse une merveilleuse fleur de pourpre au sein du ruisseau bleu.

A ses côtés, l'homme plonge brutalement ses bras nerveux dans l'or fuyant que mêle le soleil au clair du filet d'eau.

Mais le vieillard, les yeux clos et les lèvres frémissantes, agenouillé sur les bords parmi les herbages tordus, les mains crispées pour se retenir aux ajoncs, le vieillard boit avidement à même la source et sa barbe flottante avec ses longs cheveux blancs traînent au courant comme des algues centenaires.

Les rossignols ont repris :— La source est bonne, on vient y boire; le soleil meurt, le crépuscule est doux : nous aimons les ombres comme de nos frères proclament le jour, comme les voyageurs aiment la fraîcheur des fontaines et le ruisseau sa source, il faut aimer dans la forêt, il faut aimer....

L'enfant joue toujours parmi les fleurs.

— Je crois aimer quelque chose comme moi-même, murmure la vierge.

— Et l'homme : Gloire au Soleil!

— Je n'aime que toi, oh source vivifiante! dit peureusement le vieillard.

— Mais les rossignols : Il faut aimer, il faut aimer....

A la fontaine légendaire de la vieille forêt, vinrent, pour y boire, l'enfant, la vierge, l'homme et le vieillard.

Chantons frères, chantons pour les hôtes de la fontaine. Le soleil est mort, la forêt silencieuse et de sublimes harmonies s'épandent dans l'air.

— C'est la nuit, la nuit, la nuit, grince le gosier rauque des chouettes.

Mais dans la voix mourante des seuls rossignols :

— Voyageurs en forêt : c'est le repos.

CHARLES BRONNE.





CHRONIQUE D'ART.

LE SALON TRIENNAL DE GAND.

Dans son genre, le Salon triennal des beaux arts ouvert à Gand cette année, nous a paru un des meilleurs qu'il nous fut donné de voir.

A cette exposition, le paysage occupait la plus grande place ; et à ce point de vue M. Wytsman est à citer tout d'abord. Ses toiles sont claires, fluides, pleines de vie et de rêve. Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un peintre qu'il nous donne dans son *Printemps*, dans sa *Matinée d'automne*, c'est l'œuvre aussi d'un poete qui a su pénétrer la sensibilité radieuse des sites aimés. De son côté, Mme Wytsman nous a paru très en progrès. Sa *Prairie rose* s'étend, pour le plaisir des yeux, en gammes légères et heureuses. Ce qui nous plaît surtout chez elle, c'est la façon dont elle sait rester femme, c'est qu'elle ne cherche pas sous de vains prétextes à travestir ses impressions. A côté de ce féminisme, voyez les toiles de M. Claus. Là tout est robuste. Le peintre apparaît comme un vrai flamand dont le pinceau s'emporte aisément et qui exagère parfois l'effet voulu. Au fond ses œuvres excitent l'admiration ; elles ont du caractère, notamment lorsqu'elles s'appellent *Soleil d'arrière saison* ou *Matinée d'octobre*. M. Baertsoen a peint le village de Mariakerke sur mer, M. Binjé celui de Knocke. Tous deux traitent leur sujet avec autorité — M. Baertsoen de façon plus incisive, M. Binjé d'une maniere plus caressante. M. Ciamberlani brosse des paysages symboliques. J'aime assez telles intentions de son *Crépuscule*, mais son *Nocturne* n'est, à mon sens, qu'un effacement quelconque de bleu-vert mal dilué. M. Dardenne a fait mieux que cette inémue *Matinée d'avril à Robiano* et M. Delgouffre pouvait se montrer sous un jour plus favorable que celui qu'on lui découvre à Gand. Un *Jardin* de M. De Gouve laisse une profonde impression de nostalgie et de

solitude. *La neige dans la forêt* de M. Hagemans, la *Tempête de neige* de M. Thaulow sont de bons paysages d'hiver et la *Route au soleil* du norvégien Bernt Grönvold est une page savoureuse de plein été. M. Hamesse (*Dernières lueurs*) nous révèle les beautés de l'automne — saison des belles pourritures, suivant l'expression lointaine de M. Émile Verhaeren. M. Pieters (*Champ de jacinthes à Overveen*) apporte une note gaie avec ses carrés multicolores rappelant *La culture des tulipes* exposée il y a plusieurs années par M. Hitchkock. Melle Stas de Richelle exhibe un *Matin* vaporeux. Le *Chant du soir* de M. Stevenson est un fin morceau de peinture anglaise, — cette peinture d'un naturisme d'atelier qui charme par son caractère particulier et, dirais-je volontiers, lakiste. L'algérianisme de M. Girardet nous paraît plus exact que celui de M. Outer. Le *Paysage de la banlieue parisienne* signé Raffaëlli est d'une couleur et d'une expression magistrales.

Parmi les paysages urbains citons les vues d'Ypres (*La Briele poort* et la *Rue du Paradis*) de M. Meyers qui rendent à souhait la tranquillité contemplative des petites villes éteintes. Le *Crépuscule* de M. Victor Binet est une savante notation de demi-teintes. M. George Morren se montre sincèrement épris des formules nouvelles. Son *Renouveau* (printemps au parc d'Anvers) serait une bonne toile à tendances pointillistes si certains tons sombres y étaient mieux combinés. Mais il y a de la lumière sur cette avenue toute blanche, autour de ces verdures naissantes, et cela seul ferait excuser bien des défauts... De même, on pardonne à M. Bekaert les incorrections de son *Béguinage de Bruges* pour retenir seulement ce que l'éclairage a de spécial, de personnel peut-être.

Voici maintenant des paysages industriels. Il est singulier que ce genre éminemment moderne ait tenté si peu d'artistes. Sur ce terrain, M. Constantin Meunier a conquis une véritable maîtrise. Les vues du Borinage (*Soir* et *Pays noir*) qu'il a envoyées cette année sont d'une intensité particulière. Comme on sent que sur ces bas-fonds, surplombés d'orgueilleuses cheminées, la joie, la bonne joie n'est jamais descendue! C'est en quelque sorte toute la gloire et toute la cruauté de l'époque qui nous est suggérée ainsi... Cette suggestion manque à l'*Usine* de M. Ottevaere, qui en subit une moins valeur.

Je citais tantôt M. Baertsoen. Nul mieux que lui n'a rendu le caractère, malgré tout esthétique, des modernes steamers et il se plaît à en faire ressortir la grandeur dans un décor embrumé de port ou de fleuve

anglais. Une petite toile, *Sur la Tamise*, atteste nettement cette tendance. Le *Brise-lames* est une bonne marine aussi et *En ville flamande* exprime bien, malgré la rutilance de la couleur, le charme, à certaines heures, des petits ports aux quais étroits. Les *Vagues*, de M. Verstraete, sont mouvementées. La *Marine* de M. Harrison (un américain) est très belle; sans doute, le procédé se réduit ici à peu de chose, mais la lumière descend divinement blonde au fond de l'eau. *L'Éclaircie* de M. Marcette — qui jamais ne fit mieux — est plus ferme et plus rayonnante encore. C'est de loin la meilleure marine du salon. M. Arden suscite une fraîche sensation d'aube et M. Tencate apporte une curieuse notation de brouillard rose à Londres.

Voulez-vous du nu ? Voici du Carolus Duran. C'est connu : chairs transparentes, chevelures rousses formant opposition à des draperies plus sombres. Cette fois les modèles s'appellent *Danaé*, *Luccica*. Un élève de Duran, M. Édouard Sain, s'est livré à une bonne *Étude de rousse*. En réalité la palme revient de ce côté à M. Roll dont l'*Étude* — de rousses également — a tous les mérites d'une excellente œuvre définitive. Faut-il parler des horreurs étiquetées Van Biesbroeck junior ? Le modèle était beau, semble-t-il; comment le peintre en a-t-il pu en tirer d'aussi piètres effets ?

Les autres toiles de M. Van Biesbroeck ne valent pas davantage. C'est comme *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* de M. Cluysenaar. C'est encore comme *Les Harpes éoliennes* de M. Montald — qu'un enthousiasme de clocher baptisait, il y a quelques années, le Rubens gantois ! — On imaginerait difficilement une plus mauvaise fausse couche de Puvis de Chavannes. M. Doudelet a cependant trouvé moyen de faire pis : sa *Discorde* n'est, en somme, que du sous-Montald puvisé. D'un autre côté M. Metdepenninghen prétend nous montrer *Les derniers cadavres du Déluge*, en postant quatre succédanés de Minne dans un décor mal pourléché. D'ailleurs, de toutes les « grandes machines » expédiées cette fois par des artistes plus ou moins doués, il n'y a, en sus de ce qui sera dit pour M. Vanaise, que le *Struggle for life* de M. Luyten, auquel on puisse reconnaître quelque mérite.

L'*Infante* de M. Berton a la joliesse d'un Van Dyck moderne. De Mlle Louise Breslau, l'*Élève* et *Fleur d'hiver* ont cette délicatesse de touche un peu rêveuse qu'on sait. Les *Nuées de soir*, de M. Besnard — d'or pâle sur le fond violet où passe une frêle jeune fille, — l'*Hélène*, de

M. Fantin Latour, n'apprennent rien de neuf non plus à ceux qui connaissaient ces peintres. La *Tasse de thé*, de M. Biessy, d'un coloris bien sage, l'*Antichambre du dentiste*, de M. Oyens — toujours vigoureux, — le *Déjeuner interrompu*, adorablement naïf, de M. Grönvold, sont de vraies œuvres de caractéristes. La *Bienheureuse*, de M. Courtois, est une bonne étude de morte. La *Maternité*, de M. Carrière — une petite toile grise où une mère endormie d'un sommeil quasi inquiet, serre contre sa poitrine son nourrisson, qu'un sommeil plus doux abrite, est d'une admirable profondeur sous son apparente simplicité. Le *Sacrifice*, de M. De Richemont (sujet plutôt banal), se relève d'une effleurante lumière de bas en haut. Le *Marché de nuit*, de M. Shields-Clarke, pourrait illustrer un conte oriental. M. Leempoels s'inspire toujours des anciens et arrive, dans ses *Eplorés* à une belle diversité d'expression. La *Bête humaine*, de M. Omer Coppens, est une fine symphonie de verts adoucis, de bleus transparents et de violets argentés. Le *dimanche matin en Dalécarlie* de M. Zorn est d'une grâce piquante. Le *Vieux*, de Mlle Marcotte, a le nourri des meilleures œuvres de Claus. On ne peut parler ainsi de l'influence de Toorop et de Henry Degroux qui se trahit dans *Les Soirs* de M. Craco.

Le *Jacques d'Artevelde* de M. Vanaise nous a laissé indifférent. C'est grand, ce n'est pas grandiose. Des couleurs saines, des attitudes correctes, voilà tout ce qu'il nous a été donné d'y découvrir. Nous regrettons que M. Vanaise, d'ordinaire mieux inspiré, n'ait pas saisi la note émue que son idée comportait. Le dessus du tableau surtout — où le tribun gantois est soi-disant glorifié — nous paraît d'une insuffisance notoire. La peinture d'histoire se fait du reste de plus en plus rare, non moins rare que la peinture religieuse. Cette dernière toutefois nous a valu cette année une œuvre de mérite, la *Sainte Trinité* de M. Frédéric. La partie centrale de ce triptyque avait déjà été exposée. Il nous a paru, il nous semble encore que l'expression douloureuse de la *Sainte face* est trop accentuée; le réalisme littéral est toujours déplacé dans les compositions de ce genre. Le volet de gauche (*Dieu le Père*) est embrouillé et nous lui préférons de beaucoup le pendant de droite. Cette vierge qu'inspire le *Saint-Esprit* et qui met le pied sur le serpent est bien vigoureuse, dira-t-on... Soit, mais les choses autour d'elles sont à tel point baptismales, qu'on ne remarque guère cette maladroite rudesse. Toute l'œuvre d'ailleurs a bien le caractère primitif que le peintre voulut lui

donner lorsqu'il la destina modestement à une église de village. — En dehors de ce triptyque, le genre religieux comporte, à Gand, deux *Annonciations*, l'une de M. Wante, assez claire mais surchargée,— l'autre, plus simple avec de vagues ressouvenances préraphaëlites, de M. Charles Pearce. Il y a encore un *Saint-Jean veillant le Christ* de M. Gogo et un *Christ au tombeau* de M. Van Dyck — deux spécimens achevés de gagaïsme mystique.

Si celui-ci est déplaisant, le gagaïsme militaire ne l'est pas moins. En voilà encore un de genre au nom duquel on a barbouillé les plus insipides chosettes ! Dans ce genre, un peintre hollandais, M. Georges Breitner, a trouvé moyen de se distinguer. Son *Trompette*, son *Maréchal des logis attendant des ordres* sortent victorieusement de la banalité. Avec lui, pas de tape-à-l'œil ; aucune exagération d'ordonnance, ni de couleur. Cette sévérité fait à la fois le charme et le mérite de ses petits tableaux.

Sévère aussi et naïf un peu est l'*Intérieur d'église* de M. De Gouve. *L'Hôpital Saint-Pierre* de M. Karl Meunier nous a plu par son recueillement et sa beauté d'observation. M. Stobbaerts continue avec maestria la série de ses intérieurs d'étable. *Les Dentellières* de M. Van Snick, c'est du De Braekeleer moins le talent. Un *Intérieur* de Melle De Bièvre a d'agréables petits coins. Le *Cabaret de campagne* de M. Van Gelder est d'une exactitude fervente. Quant aux intérieurs de M. Vos, ils sont, sans restriction, d'une incomparable beauté, surtout l'*Angelus à Volendam* d'une délicieuse coloration bleue et d'un silence mystique et doux.

Voulez-vous des fleurs ? Les chrysanthèmes de Melle Abbema, les lilas de M. De Keghel, les pavots de M. Oldewelt, les fleurs des champs de M Bellis sont réussis. De M. Bellis, nous avons remarqué également des fraises savoureuses, non moins savoureuses que les oranges de M. Mortelmans, ou que les cerises et les pêches de Melle Dielman.

Si, qu'on excuse la transition, nous passons des fruits aux animaux, nous aurons à parler des lions pas mal belgiques de M. Heins, des minous de M. Toefaert — auxquels pour être des Ronner il ne manque que la couleur, — des vaches, comme toujours robustes, de M. Verwée, du bétail bien équilibré de M. Bernier et des pur-sang de M. Clarys. Voici ensuite les troupeaux de MM. Crabeels et Corneille Vanleemputten qui les entourent de paysages expressifs. On peut dire encore que les chiens de M. Van den Eycken sont soucieux de leur élégance et que l'*Étonnement* de M. Vandermeulen ne fera pas oublier *Le chien à la tortue* de Joseph Stevens.

Avant de poursuivre, réparons un oubli. Il faut citer, en effet, l'envoi de M. Frans Vanleemputten, où les couleurs les plus tranchantes sonnent énergiquement une plénière fanfare. *L'attente* (*retour de pèlerinage*), *Dimanche matin*, *Un beau jour d'octobre*, voilà les titres. *L'attente* surtout est d'une diversité de tons délectable. Les autres numéros, par contre, sont d'une disposition plus discrète et ont sous ce rapport une sorte de supériorité.

Nombreux sont, à Gand, les portraitistes et certains d'entre eux nous ont étonné. Le panneau de M. Herbo intitulé *Au saut du lit* est moins compassé que ce dont ce peintre nous gratifie d'ordinaire. Un portrait extraordinairement terne de M. Saint-Cyr reflète bien mal la physionomie de Mme de Nuovina. M. Maeterlinck aurait pu, sans grande difficulté, nous présenter un roi Léopold II plus exact. L'exactitude paraît être le fort de Mlle Thérèse Schwartze, dont les *Frères et Sœurs* manquent néanmoins de relief et ne plaisent guère par la couleur. Chez M. Besnard, le contraire se constate. J'imagine volontiers que les traits de son *Portrait de famille* sont légèrement outrés, mais comme tout s'y tient avec grâce, comme la couleur y est séduisante et adorablement dans le goût du sujet!... D'un coloris vert frotté de lumière pâle, le portrait de Mlle L..., par Mlle Roszmann, est harmonieusement exécuté. Bons portraits que ceux de M. Dagnan-Bouveret, celui du *Chevalier Hynderick*, par Mlle de Hem, celui d'*un vieillard*, par M. Grönvold, et celui de *Sa belle-sœur*, par M. Doyen. Portrait très digne de *feu M. Tesch*, par le comte de Lalaing; portrait pervers de *Mlle Juana Romani*, par M. Roybet; portraits vigoureux, d'une mise en scène fâcheuse, par M. de la Hoese; portrait par M. Roll de deux *Jeunes filles*, tout en liesses claires et heureuses d'être — comme le jour d'été qui les entoure; *Portrait de M. Renan*, dans la note habituelle de Bonnat, etc. La *Garden-party*, de M. Machard, est plutôt une œuvre décorative di primo cartello. Les portraits de M. A. Stevens sont presque quelconques. J'ai longuement admiré le *Portrait de Mme Gautreau*, par M. Courtois — tête grecque, d'expression moderne, couronnée de cheveux de bronze formant opposition avec la pâleur des chairs et la blancheur d'une robe enrubannée de rose. L'artiste a fait admirablement valoir et parler son modèle.

Les miniatures de M. Moreels sont, — et ce n'est pas peu dire — de véritables œuvres d'art. Malgré les dimensions archi-restreintes, voulues par l'artiste, c'est vivant, c'est fouillé. Rapprochez donc ces miniatures

de celles signées Marie Donnet ou Félix Carpentier ! Passant aux aquarelles, je dirai que les œuvres de MM. Stacquet, Uytterschaut et Titz, ont les qualités — ni plus, ni moins, — de leurs aînées. Les personnages de M. Pion sont bien campés. Le *Matin de Mai*, de M. Van Herrewege, n'est pas lourd. M. Vindevogel fait de l'art mondain et M. Fontan (un bordelais) se distingue, dans ses *Rochers de Flâutat*, par un coloris bizarre largement étendu.

En tant que pastels, la farouche *Jeune fille* de M. Van Andringa, la printanière jeune fille de M. Carl Nys, les types paysans de Mlle de Hem, *L'affût à la bécasse* de M. Hagemans, nous ont paru le plus conformes aux traditions de cet art. Je mets à part *L'Aurore dans les saules* de M. Pointelin, où l'incertitude de l'aube se glisse ingénument.

La *Ménagère* de M. Vanderstraeten est un fusain d'une ligne à la fois autoritaire et souple. La *Tête d'homme* de M. Ottevaere est une bonne sanguine. Autant les fusains de M. Ceuppens sont veloutés, autant ils manquent de fougue. *La frayeur* de M. Doudelet vaut mieux que ses peintures. Ici l'inflence de Minne est évidente. Le sujet : d'une caverne fermant un horizon de montagne, cinq femmes s'enfuient épouvantées, en regardant derrière elles. Les dessins de Mlle Vantilt ont une diaphanéité non banale.

Parmi les eaux-fortes originales,— la place me manque pour parler des reproductions,— j'ai retenu les admirables têtes de folles, burinées par Mlle Louise Danse, l'*Intérieur flamand*, de Mlle Mary Guillon, une *Marine*, de M. Baes, et les eaux-fortes de M. Heins qui consolent de son mauvais tableau.

Il est temps de finir. Un coup d'œil sur la sculpture et je me tais. J'incline assez à mettre en première ligne, sous ce rapport, l'*Abondance* de M. De Rudder. Imaginez une femme aux larges flancs, aux flancs féconds,—ou plutôt la fécondité même telle que la comprenaient Rubens ou Jordaens—riant d'un rire heureux en voyant de grassouillets jumeaux s'emparer de ses seins généreux, vous aurez l'œuvre de M. De Rudder. Ce par quoi elle nous plait, c'est précisément ce côté rubénien des formes, cette exubérance particulière de santé et de vie... *Abondance* est, à notre sens, une œuvre très personnelle et de belle lignée flamande.

Il y a de la vigueur dans le *Supplicié* de M. Victor De Haen, qui semble procéder de Lambeaux et cherche à sortir de l'enseignement reçu. L'art de MM. Dillens et Dubois se distingue toujours par sa noblesse et sa sim-

plicité ; on connaît notamment l'admirable *Femme au sac* de ce dernier. L'*Eva*, de M. Desenfans, est gracieusement curieuse ; la *Fatalité*, de M. Hip. Le Roy, a du souffle. M. Pollard (*l'Égalité*) refait Constantin Meunier. Je connaissais l'*Ecce-Homo* et *le Grisou* de celui-ci, et je les ai admirés avec un nouvel enthousiasme que le *Faucheur* vint encore relever. De M. Sinding — un sculpteur danois, — le *Groupe barbare* m'a ému et je l'appellerai une palpitante tragédie de l'effort. L'*Expiation* de M. Lagaë est une page émouvante, elle aussi, disant la pénitence imposée jadis aux transgresseurs de la foi catholique. Il y a encore un superbe buste de M. Puvis de Chavannes par M. Rodin et — je finirai sur cette œuvre — une *Adolescence*, toute d'ingénuité et de grâce, de M. Gaspar, qui doit quelque chose — si peu de chose pourtant — à Rodin ou à George Minne.

ALBERT ARNAY.

NOTES.

Notre prochain n° contiendra une étude de M. Eugène Monseur sur Ernest Renan.

Des nôtres :

Auguste Vierset fait paraître en octobre, sous le titre *From Home*, un volume (*) avec dessins d'Aug. Donnay, de notes et d'impressions de voyage, dont on a pu apprécier déjà maint extrait dans divers périodiques.

En expectative : notre ami Célestin Demblon prépare une édition revue et définitive, en un volume, de ses trois plaquettes : *Contes mélancoliques, le Roitelet, Noël d'un démocrate*, augmenté des pages çà et là parues sous le titre : *Emerveillements.*

L'œuvre totale, avec une préface-manifeste, aura pour : titre *Aurora* et paraîtra bientôt à Paris.

D'autre part, les articles sur l'*Histoire de la littérature belge* qu'il publie au *Peuple* chaque dimanche, vont être reproduits par la *Revue socialiste*, et réunis ensuite en volume.

Enfin notre ami a sur le chantier un drame : *Francine Liégeois.*

(*) Prix : 2 francs à souscrire chez l'auteur, à St-Hubert.

A paraître encore une traduction française des trois livres de vers de Stefan Georges : *Hymnen*, *Pilgerfahrten* et *Algabal*, par Paul Gérardy, et *Dit un page*, une plaquette de vers par Remy de Tylves.

Parmi les décès bruyants de ce mois, une mort a passé inaperçue, que nous saluons d'un unanime regret, celle d'Albert Aurier, qui tint bellement la critique d'art au *Mercure de France*.

Un nouveau quotidien littéraire, *le Journal*, paraît à Paris depuis quelques jours. Parmi les collaborateurs, entre autres noms connus, ceux de Maurice Barrès, Paul Adam, Paul Hervieu, Remy de Gourmont, Bernard Lazarre, Jules Renard.

Et Wallons de Wallonie, acclamons la naissance prochaine, chez nous, de l'*Express*, un grand journal du matin, qui semble appelé à aider vigoureusement, en notre Liége, au rajeunissement des idées. L'art et la littérature — les noms de plusieurs de nos amis nous en sont de sûrs garants — y seront défendus d'une âme sincère et virile.

A propos du monument Decoster.

Cueilli — oh ! avec d'infinies délicatesses ! — dans la correspondance marollienne de la *Meuse* :

« Quoique la renommée de Decoster soit loin d'exiger un hommage aussi solennel que celui qu'on lui prépare, la maquette de Samuel a tant de grâce et de charme décoratif qu'il y aurait vraiment grand dommage à ne point en faciliter et hâter l'exécution. »

Vrai, n'est-il pas profondément regrettable que M. Samuel ait cru devoir prendre pour son œuvre un aussi malencontreux prétexte ?

Une « exécution » qui s'impose, c'est celle de ce suave correspondant !

Bienvenue aux *Blaetter für die Kunst*, qui nous arrivent de Berlin et veulent mener le bon combat dans ces mornes Allemagnes. Beaucoup de vers et de beaux vers, de MM. Stefan George, Hugo von Hoffmannstahl, Edmond Lorme et Carl Rouge. Aussi la traduction par l'auteur, de plusieurs des *Croix* de Paul Gérardy.

Et bienvenue aussi au *Drapeau*, dont le premier n° se caractérise par l'hypertrophie du manifeste. Mais c'est là indice de vitalité, n'est-ce pas, et souhaitons que l'effort pour l'Art fasse craquer bientôt l'étroit cadre du programme.

De nos collaborateurs :

A paraître :

PIERRE LOUYS	: Astarté.
GASTON VYTTALL	: Vers la Mort.
STEFAN GEORGE	: Algabal.
PAUL GÉRARDY	: Les Barbares.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	: La clarté de vie.

Viennent de paraître :

GEORGES EEKHOUD	: Cycle patibulaire.
MAX ELSKAMP	: Dominical.
STEFAN GEORGE	: Pilgerfahrten.
PAUL GÉRARDY	: Les chansons Naïves.
ANDRÉ GIDE	: Le Traité du Narcisse.
CAMILLE LEMONNIER	: Dames de Volupté.
	La Fin des Bourgeois.
MAURICE MAETERLINCK	: Pélléas et Mélisande.
ALBERT MOCKEL	: Chantefable un peu Naïve.
PIERRE-M. OLIN	: Légendes puériles.
HENRI DE RÉGNIER	: Tel qu'en songe.
FERNAND SEVERIN	: Le Don d'enfance.
ÉMILE VERHAEREN	: Les Apparus dans mes chemins.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	: Les Cygnes.

Tous ces ouvrages sont en vente, avec 10 °/₀ de réduction, à la librairie ÉDOUARD GNUSÉ, rue Pont-d'Ile, 51, Liége.

Des Presses de H. Vaillant-Carmanne,
rue St-Adalbert, 8, Liége.